

UDC 930.85 (4—12)

YU ISSN 0350—7653

ACADEMIE SERBE DES SCIENCES ET DES ARTS

COMITE INTERACADEMIQUE DE BALKANOLOGIE
DU CONSEIL DES ACADEMIES DES SCIENCES ET DES ARTS
DE LA R.S.F.Y.
INSTITUT DES ETUDES BALKANIQUES

BALCANICA

ANNUAIRE DE L'INSTITUT DES ETUDES BALKANIQUES

XX



BELGRADE
1989



BALCANICA XX, Beograd 1989, 9—453.

Danica RAJČIĆ
Paris

L'IMAGE DE LA YOUGOSLAVIE EN FRANCE (1945—1975)

— un aperçu de la communication interculturelle à travers
l'exemple de la réception de Miroslav Krleža en France —

Traiter le problème de l'image d'un pays dans un autre revient à traiter celui de la communication interculturelle en général, car ce problème englobe aussi bien les questions de culture que de politique, d'histoire, de société, de rites et de croyances, de mode etc. A travers un exemple littéraire, celui de l'oeuvre de Miroslav Krleža traduite en français¹, il nous est possible de voir entre autre quelle a été la vision de la Yougoslavie en France à l'époque où les traductions d'oeuvres de Krleža ont commencé à se tracer le chemin jusqu'au lecteur français. Il s'agit d'une période qui s'étale en gros de 1945 à 1975, car pour comprendre les critiques² des premières publications de Krleža en langue française, il faut d'abord comprendre le contexte historique et culturel de la France à cette époque. Il s'agit donc bien d'un problème de communication de deux univers culturels différents, qui cherchent à établir un contact,

¹ Jusqu'à ce jour six livres de Krleža ont été traduits en français: — *Le retour de Philippe Latinovicz*, Calmann-Lévy, Paris 1957. — *Enterrement à Thérésienbourg*, Editions de Minuit, Paris 1957. — *Banquet en Blithuanie*, Calmann-Lévy, Paris, 1964. — *Je ne joue plus*, Editions du Seul, Paris, 1970. — *Mars, dieu croate*, Calmann-Lévy, Paris, 1971. — *Les ballades de Patriska Kerempuh*, P.O.F., Paris, 1975.

² Cf. la thèse de Danica Rajčić, *Les problèmes de la réception de Miroslav Krleža en France* où figure l'étude complète des articles critiques consacrés à cet auteur yougoslave dans la presse française depuis 1957 à 1975.

voire un échange. Mais, d'un autre cote, il s'agit de desceller aussi, à travers l'herméneutique, la sociologie de la littérature, la traduction ou encore l'éducation, les paramètres culturels du public français et les motifs de son ouverture vers d'autres cultures. Donc, deux éléments entrent immédiatement en jeu dans un échange interculturel: la prédisposition du public, déterminée par un cadre historique et social—celui de tous les lecteurs français potentiels à une époque donnée— et l'éducation, déterminée par un système référenciel et les expériences cognitives antérieures d'un lecteur particulier. Ces deux éléments font intervenir la dimension diachronique dans l'étude de la réception de Miroslav Krleža en France, dont l'oeuvre avait été écrite surtout dans les années vingt et trente de ce siècle. La thématique krležienne est fortement liée à son temps et donc à la dimension historique de la création littéraire. Ainsi, on peut se demander si le «point de vue» de sa génération, sur les questions posées dans ses livres, ainsi que sur l'esthétique, est le même que celui d'une nouvelle génération d'hommes, venue après la guerre et vivant de surcroît dans un autre pays dont la réalité culturelle, historique, sociale et politique est différente de celle du pays natal de l'auteur. L'univers de Krleža c'est ce début du vingtième siècle dans les Balkans, époque qui connut la chute d'un empire et avec lui la désagrégation d'une région, d'où renaitra une Europe différente.

Les facteurs de la réception microscopique et de la réception macroscopique peuvent être la cause d'une bonne ou d'une mauvaise communication entre l'écrivain et le lecteur appartenant à des univers culturels différents. Pour comprendre ces facteurs, il faut d'abord commencer par discerner le contexte historique et culturel de la période où la réception est sensée s'effectuer.

Le contexte historique de la France au sortir de la deuxième guerre mondiale

Les années qui ont immédiatement suivi le dernier conflit mondial ont été celles de la reconstruction et de l'espoir. On avait les yeux tournés vers l'avenir et vers un monde nouveau qui devait être différent de celui qui a causé le désastre. Dans «La force des choses», Simone de Beauvoir apporte son témoignage sur les années d'après guerre. En 1948, le thème en vogue était: la paix. Mais une ombre couvrait ce débat — l'ombre de la guerre froide. Le Mouvement de la paix, créé par la gauche française, mobilisait de nombreux intellectuels qui participaient à des conférences et débats sur la paix.

«Le R. D. R. organisa (un débat, D. R.) salle Pleyel au début de décembre: on invita des intellectuels de différents pays à parler de la paix. Camus intervint, ainsi que Rousset, Sartre, Plievier, l'auteur de *Stalingrad*, Carlo Levi, Richard Wright dont je traduisis le discours. Il y eut beaucoup de monde et d'applaudissements.»³

C'est aussi une époque, dit Simone de Beauvoir, où «*l'anti-soviétisme faisait feu de tout bois*». On peut ajouter à cela l'existence d'un anti-américanisme à la même époque, mais surtout développé dans les années cinquante et le début des années soixante, dont Raymond Aron fait une explication détaillée dans ses *Mémoires*.⁴ En réalité, le règne politique succède au règne militaire des années de guerre. La France cherchait à retrouver la place qui lui revenait dans la famille des grandes puissances, mais une crise politique l'en empêchait. Non seulement on se heurtait à l'instabilité ministérielle, mais aussi à une forte crise financière, comme aux attaques du parti communiste français. L'organe du PC yougoslave, *Borba* (Le Combat), rapporta dans son numéro du 15 janvier 1958 que *L'Humanité*, le journal du PCF, avait été cité en justice pour avoir «*incité au désordre et à la désertion les membres de l'armée française*».

C'était aussi l'époque où les peuples d'Afrique du Nord et d'Indochine menaient des luttes armées pour leur indépendance.

Sur un autre plan, la tension entre la France, les États Unis et l'Angleterre provenait de la volonté de la France de créer la Petite Europe, la future Communauté Economique Européenne, qui devait être une troisième puissance entre l'URSS et les États Unis.⁵ En 1958, la Petite Europe englobait l'Allemagne, l'Italie, la France et le Benelux.

En 1958, la Petite Europe englobait l'Allemagne, l'Italie, la France et le Benelux.

En somme, la France des années cinquante⁶ fait partie d'un monde où l'on pense en termes de puissances et d'image de marque. L'intérêt pour les autres n'est que d'ordre comparatif et il cache en soi un égocentrisme naissant. Quelle pouvait être alors l'image de la Yougoslavie dans cette France d'après guerre, préoccupée par sa place et son rôle dans le jeu mondial de puissances?

L'image de la Yougoslavie dans la France d'après guerre

En parlant de l'image de la Yougoslavie après la deuxième guerre mondiale, on ne peut pas éviter de parler de l'année 1948, où ce pays du bloc de l'Est s'est vu jeter l'anathème par les

³ S. de Beauvoir, *La force des choses*, Gallimard, Paris 1963, vol. 1, 240.

⁴ R. Aron, *Mémoires*, Julliard, Paris 1983.

⁵ Idem, vol. 1.

⁶ Jean-Marie Domenach, *Enquête sur les idées contemporaines*, Le Seuil, Paris 1981.

PC européens pour avoir pris ses distances avec les préceptes stalinien de l'idéologie de gauche. Les communistes français ont très sévèrement jugé leurs camarades yougoslaves ce qui est rapporté par le quotidien *Borba* (Le Combat):

»Organ Komunističke partije Francuske, list *Humanité* objavio je svoje klevete o Jugoslaviji, pod senzacionalnim naslovom da se Generalštab naše slavne Armije »raspada«...⁷

Ceci illustre seulement l'animosité momentanée envers la Yougoslavie dans l'aile gauche de la vie politique française. Militante communiste, déjà à cette époque, Simone de Beauvoir se souvient:

»Un même soucis inspire l'étude où il (Sartre, D. R.) présentait le livre de Dalmas sur la Yougoslavie. L'objectivisme stalinien, disait-il, annule le subjectivisme des opposants en les faisant passer, souvent avec leur aveu, pour des traîtres objectifs. Le cas de Tito était unique: il avait réussi, et rendait donc impossible cette récupération. Son opposition rétablissait au sein de la Révolution la présence du subjectivisme. Contre le stalinisme, la tâche d'une idéologie vraiment révolutionnaire aurait dû être de rendre sa place à la subjectivité.

Tito était la bête noire des communistes. Ils avaient insulté Bourdet, Mounier, Cassou, Domenach qui avaient pris parti pour lui et deux derniers avaient même été exclus du Mouvement de la paix. La préface de Sartre leur fournit contre lui un nouveau grief.⁸

La fin de la deuxième guerre mondiale a donné deux visages au vieux continent: l'Europe de l'Est et l'Europe de l'Ouest. L'image de deux blocs est devenu si ancré dans l'esprit des populations, surtout nouvelles, qu'aujourd'hui on ne pense plus qu'en ces termes-là. La notion de l'Europe centrale qui fut en contact constant avec les cultures française, anglaise, italienne... était devenue périmée, effacée. Dans l'esprit de beaucoup d'hommes une partie de l'ancienne Mittel Europa disparut à jamais derrière le rideau de fer. Ce sont des écrivains comme Gombrowicz, Miłosz ou Kundera, par exemple, qui ont récemment réintroduit l'existence de cette autre Europe dans l'esprit des occidentaux qui n'y pensaient plus depuis la disparition de l'empire austro-hongrois, sinon en termes de stratégies politiques. Ces écrivains célèbres ont montré qu'une vie culturelle continuait dans cette zone isolée. Or, le partage politique de l'Europe a influencé le regard des occidentaux porté vers les pays de l'Est dont la culture semble reposer de plus en plus sur les valeurs politiques.

⁷ Texte anonyme, 1. IX 1948, N° 212, p. 1:

«L'organe du PCF, *L'Humanité*, a publié des caïomnfes sur la Yougoslavie, dans un titre visant le sensationnel, et rapportant que le Quartier Général de notre glorieuse armée, «se désagrège»...

⁸ *Op. cit.*, 309—310, vol. 1.

En effet, l'idée de la culture slave se réduit à peu près, depuis 1945 — et ceci grâce à quelques affaires du milieu intellectuel — à l'hymne contre l'oppression marxiste, ce qui donne un caractère politique maximal aux oeuvres littéraires ou artistiques de ces pays-là. Leur intérêt réside presque exclusivement dans l'image des intellectuels opprimés par un régime totalitariste. On peut se demander s'il s'agit, de la part des occidentaux, d'un faux intérêt intellectuel ou humanitaire pour l'Europe de l'Est, un intérêt qui procure de l'apaisement moral et peut-être politique aux hommes de l'Europe de l'Ouest qui prennent conscience de leur appartenance à «l'autre camp»? Mais, là n'est pas notre propos.

Cependant, cette «mode dissidentiste» qui se précise depuis la guerre a influencé une certaine vision stéréotypée de cette autre Europe dont la pauvreté évince l'idée d'une possibilité de vie culturelle, ce qui est même attesté dans les écrits des intellectuels français comme Simone de Beauvoir qui était déjà célèbre. A qui d'une certaine façon influençait l'opinion publique de gaudre dans les années soixante:

«Sarajevo nous retint une journée; si près de la Méditerranée, les grandes oeuvres, l'hôtel lourdement meublé appartenaient à l'Europe centrale; les mosquées, gracieuses et délabrées, à l'Orient; et quel méli-mélo de femmes aux fichus noirs, de paysans bottés de costumes ouvragés, sur le pauvre marché qui évoquait pour moi ce mot d'autre guerre: les Balkans».

*«Nous fûmes frappés, en quittant Belgrade, par la misère de ses fauborgs, puis le long de la route poussiéreuse et défoncée, par la désolation des villages. Nous nous arrêtaimes à Skopje, une ville balkanique, morne, sale, peuplée de paysans à l'air triste, de femmes coiffés de fichus noirs qu'elles rabattaient sur leurs visages».*⁹

Il s'agit décidément d'une image exotique de la Yougoslavie, que l'on n'identifie pas comme un pays faisant partie de l'Europe, mais comme un pays balkanique, ce qui lui donne un autre visage — celui, justement, qu'a peint Simone de Beauvoir. Il s'agit en réalité d'une continuité dans la représentation des régions yougoslaves qui, depuis plus d'un siècle,¹⁰ existent dans l'esprit du public français comme un élément exotique et presque irréel rapporté en France surtout à l'époque romantique, mais qui, cet exemple nous le prouve, n'a jamais pu être réellement dépassé.

⁹ *Op. cit.*, 29 et 102, vol. 2.

¹⁰ cf.. Mihailo Pavlović, *Jugoslovenske teme u francuskoj prozi* (Les thèmes yougoslaves dans la prose littéraire française jusqu'à 1914), éd. Institut za književnost i umetnost, Belgrade 1982.

Mais, l'auteur de *La force des choses* parle également des intellectuels yougoslaves et de leurs problèmes:

Deux jours de flânerie dans Venise et nous partimes pour Belgrade, où nous rencontrâmes des intellectuels yougoslaves. L'un d'eux très vieux, nous demanda d'un air craintif, des nouvelles d'Aragon: il sortait de prison où l'en avait conduit son attachement au stalinisme et à peine avait-il prononcé le nom de ses camarades français. Socialisme et littérature. Art et engagement, on discuta les classiques problèmes;¹¹ mais écrivains de Belgrade en avait un plus particulier; la plupart d'entre eux, influencés naguère et même marqués par le surréalisme, se demandaient comment l'intégrer à la culture populaire. «Maintenant que chez nous le socialisme est réalisé, trancha un romancier, chacun est libre d'écrire à sa fantaisie». Les autres protestèrent. Car on ne nous le cacha pas, le pays était en proie à de grandes difficultés. La collectivisation avait échoué, les paysans avaient été jusqu'au meurtre pour l'empêcher.¹²

Cet extrait peut servir de miroir à la culture yougoslave et aux possibilités de sa réception en France. Les intellectuels yougoslaves, dit Simone de Beauvoir, semblent être en retard par rapport à l'intelligentsia française vu les thèmes qui les préoccupent qualifiés de «classiques». De ce fait, on peut croire que leur problématique risque de paraître ennuyeuse au public français si le débat n'est pas enrichi ou, encore, s'il reste trop local. On peut dire que Krleža, qui avait traité ces questions sur l'art et la politique quelque trente ans plus tôt, mais dont les écrits ne sont venus en France que vers la fin des années cinquante, l'époque où l'Occident avait dépassé cette problématique, avait été victime de ce hiatus temporel qui ne permettait pas au public français une vision adéquate de son oeuvre.

Dans le texte cité, Simone de Beauvoir choisit de parler d'un homme qui a fait la prison pour avoir pensé autrement: elle y parle également d'un romancier dont l'idée de la libération de la littérature des contraintes politiques n'est pas acceptée par les autres intellectuels. De cette manière, elle nous donne deux types de contestataires différents, il est vrai, mais des contestataires tout de même, ce qui se rapproche du stéréotype concernant le dissidentisme, qui commence à se développer dans les années soixante. Aussi, peut-on dire que l'image de la Yougoslavie en France depuis 1945 est, avant tout, une image politique fortement tributaire des stéréotypes calqués au monde slave en général.

De même, il faut noter que la plupart des personnages qui ont contribué à la propagation de l'oeuvre de Krleža en France ont un point commun: leur conviction politique. Ces hommes de gauche comme Jean Cassou, Manès Sperber, Clara Malraux et d'autres, ont essayé de montrer la qualité littéraire de Krleža,

¹¹ cf. Le discours de bienvenue à Sartre en 1960, prononcé par Krleža, *Oeuvres complètes, essais*, vol. 1, éd. Mladost, Zagreb 1978, 245.

¹² *Op. cit.* 101, vol. 2.

mais leurs personnalités étaient trop affirmées sur le plan politique pour que l'on pût faire abstraction de cette image particulière qu'ils représentaient dans les sociétés française et yougoslave de l'époque. Or, rappelons-nous le contexte historique et politique de la France des années cinquante: les attaques communistes contre le gouvernement étaient nombreuses et on peut supposer que, déjà en ce temps-là, la France a été partagée sur le plan de la politique intérieure. On peut donc présumer que l'image de Krleža se formait sur celle de ses propagateurs et qu'à partir de ce moment-là, notre auteur appartenait à un camp politique bien défini. De cette façon, il risquait d'être considéré, lui-même, uniquement comme une figure politique et non pas comme un écrivain, ce qui lui était déjà arrivé en Yougoslavie.

Les incohérences historiques

Juste après la guerre et pendant les années cinquante, le contexte historique en France dictait une vision de la Yougoslavie avant tout politique et riche en poncifs. Or, la présence des stéréotypes et du pittoresque dans l'approche d'une culture manifeste une attitude superficielle de la part des critiques littéraires ou de tout autre chroniqueur dont le but est de promouvoir l'échange interculturel en suscitant l'intérêt mutuel, et en apportant des paramètres nécessaires à une bonne compréhension.

Cependant, cette vision globale de la Yougoslavie est fondée sur une quantité de visions individuelles qui se heurtent à un univers culturel et historique complexe dont l'interprétation reste souvent incohérente. Donc, à une simplification globale de l'image de la Yougoslavie, à cette réduction picturale s'ajoute aussi un manque de références historiques, avant tout, dont l'exemple nous est encore une fois donné par les critiques littéraires qui ont parlé de l'oeuvre de Miroslav Krleža.

Parmi les problèmes rencontrés se trouve aussi celui de l'appartenance nationale de Krleža né sujet austro-hongrois, mort comme citoyen yougoslave et dont les oeuvres sont traduites du serbo-croate.

Alors que dans presque tous les articles de presse le concernant on parlait d'un écrivain croate ou à la rigueur yougoslave, certains critiques présentaient Krleža comme un Serbo-Croate ou un Austro-Hongrois:

«Nous avons là, sous la plume au vitriol de Miroslav Krleža, un Austro-Hongrois...»

(*La République de Toulon*. Ch. de Richeter)

«Il est intéressant de constater combien revit soudain pour le lecteur français la littérature de cette Autriche-Hongrie, morte avec la première guerre mondiale: Müsil, Broch, aujourd'hui Krleža, le Serbo-Croate...»

(*L'Express* 1958, par Jean Duvignaud)

Si Krleža est né citoyen de l'Autriche-Hongrie, il n'est pas né Serbo-Croate, comme semble le penser Jean Duvignaud. En fait, de telles remarques sur sa nationalité montrent la difficulté qu'ont les critiques d'assimiler certaines réalités yougoslaves. Si une oeuvre de Krleža est traduite du serbo-croate, ceci ne veut en aucun cas dire que lui-même est un Serbo-Croate. Il s'agit d'un terme composé, de nature politique, ayant pour but de désigner deux variantes d'une même langue qui peut être appelée serbo-croate ou croato-serbe. Ce terme, donc, créé depuis la dernière guerre désigne uniquement la langue la plus répandue en Yougoslavie mais non pas l'appartenance à une nation.

Ce problème de la nationalité de Krleža est important car il révèle dans certains articles l'ignorance de l'univers culturel krležien de la part de certains critiques français, alors qu'ils sont appelés à jouer le rôle de courrois de transmission entre cet univers culturel et celui du public, français.

Les difficultés s'aggravent si l'on prête attention à la topographie des oeuvres de Krleža. En réalité, c'est *Le retour de Philippe Latinovicz* qui pose le plus de problèmes sur ce plan. Dans la presse française de la fin des années cinquante, on situait l'action du livre en question tantôt en Pannonie, tantôt en Croatie autrichienne et tantôt en Croatie tout simplement. Le critique des *Nouvelles littéraires*, du 10 avril 1958, a noté à propos de Philippe qu'il était «originaire de Croatie, (et qu'il) revint au pays vingt trois ans après l'avoir quitté» sans remarquer que dans les années trente, où l'on situait généralement ce livre, la Croatie n'était plus cette Croatie d'une vingtaine d'années plus tôt, lorsque cette région appartenait encore à l'empire austro-hongrois. Ce laps de temps de vingt trois ans est absolument décisif pour cette région, mais les critiques ne lui ont pas prêté l'attention qu'il nécessitait.

Le problème de la topographie krležienne est celui de l'espace-temps, c'est à dire de l'inadéquation de certains partages politico-géographiques dans un moment donné. Ce phénomène existe surtout dans les articles consacrés au *Retour de Philippe Latinovicz*. Ainsi, une notice publiée par la Société Générale de Presse, à propos de ce livre informe le lecteur de l'univers qui y est décrit:

«Ce roman nous révèle l'importance de cet auteur yougoslave qui dresse un tableau sans pitié de la monarchie austro-hongroise.»
(Société Générale de Presse, le 1 mars 1958)

Cette notice ne montre aucun lien explicite entre cet écrivain yougoslave et la monarchie austro-hongroise qu'il décrit. De ce point de vue, elle n'est pas claire puisque, certes, il ne s'agit pas de cette monarchie-là, mais d'une noblesse croate ou encore austro-croate, qui avait été soumise à la monarchie austro-

hongroise jusqu'à 1918. Cependant, nous savons que le livre parle de l'époque post-autrichienne et donc il ne peut s'agir de cette monarchie dont on parle dans la Société Générale de Presse.

Quelques phrases du journal *Combat* présentent une autre incohérence historique à propos du livre *Je ne joue plus*, paru en français en 1970:

«Il serait peut-être un peu facile de ne voir dans ce livre remarquable qu'une simple caricature de la société d'une petite ville de l'Est. De fait l'auteur dénonce, en illustrant, une «bêtise humaine» qui souffle à l'Est comme à l'Ouest, exactement en tout endroit où le petit bourgeois est assez naïf pour faire le jeu des grands ou des puissants... On le sait, la vérité paye mal et le protagoniste de Krljeza achèvera son existence parmi les fous, exclus de la société pour copie non conforme.»

(Michel Bourgeois, *Combat*, 5. 2. 1970)

Michel Bourgeois introduit une perspective politique dans son interprétation de *Je ne joue plus*. Il parle de la «caricature... de société» en situant l'action du roman à l'Est, sans doute européen, comme à l'Ouest également européen; il parle de la naïveté du petit bourgeois vis-à-vis des puissants, mais surtout, il parle de la vérité et du droit à la non conformité à la soumission à une société supposée, celle des puissants dont il parlait précédemment. On reconnaît là un critique inspiré par les idées de gauche telles qu'elles sont vécues à l'Occident. Avec les termes «non conformisme» et «vérité», M. Bourgeois introduit dans son article une perspective oppositionniste, contestataire, voire révolutionnaire, celle d'un sympathisant de gauche en France, qui, en élevant la voix contre la société qui l'entoure, a conviction de dévoiler la vérité.

Mais, plus encore, c'est le problème d'espace-temps qui est présent dans ce texte du journal *Combat*. En effet, l'allusion à l'Europe de l'Est révèle une réflexion contemporaine sur les blocs politiques. Or, à l'époque, décrite dans *Je ne joue plus*, ce terme n'existait pas encore de façon aussi déterminée qu'aujourd'hui, ce qui fausse la vision historico-politique d'un pays, notamment de la Yougoslavie d'entre les deux guerres, qui n'était pas encore socialiste mais royaliste. Ceci est la preuve que l'image de la Yougoslavie — de sa littérature ou de ses intellectuels — est aujourd'hui fortement soumise à un stéréotype politique de ce pays. La difficulté de saisir l'univers krljezien, qui s'étire pratiquement sur un siècle entier, est manifestée spontanément dans les articles critiques qui lui ont été consacrés, à travers les maladresses d'expressions et les informations incomplètes. En 1957, l'époque des premières traductions françaises des œuvres de Krljeza, ces maladresses étaient très présentes dans les critiques. À l'aide de l'exemple précédent, on s'aperçoit qu'en 1970, des erreurs semblables ont été encore possibles.

— L'exotisme a propos du recueil de nouvelles *Mars, dieu croate*, il est intéressant de noter une critique qui mise sur l'exotisme, autre stéréotype inévitable lorsqu'on se trouve en face d'une culture peu connue et que l'on essaye de rendre attrayante. Ainsi, pouvait-on lire en 1971 l'article de Frantz-André Burquet dans le *Magazine littéraire*, consacré au livre *Mars, dieu croate*:

«Lorsqu'on relit les *Illustrations* de la Belle-Epoque, on ne peut que rêver aux noms étranges, exotiques, un peu inquiétants, de pays aujourd'hui disparus, refondus, envahis, rebaptisés. L'Europe centrale exerce une fascination trouble, on ne sait pas très bien où l'Orient commence et où l'Occident finit. Les titres ronflants des princes de villes d'eau, on ne sait pas très bien s'ils recouvrent un million de kilomètres carrés, ou seulement cinquante. Des idées vaguent, planent sur ce qui se passe, là-bas, du côté des Karpathes, dans la neige et les steppes, et l'histoire s'arrête quand Jules Verne commence. Le livre de Krljeza nous plonge la tête dans cette comédie effroyable d'incohérence, qui n'a rien à envier aux modernes avatars des pays du tiers monde.»

F. A. Burquet est très explicite sur la vision que peut avoir un lecteur français de cette Europe qu'il situe «du côté des Karpathes». Il s'agit avant tout d'une confrontation entre l'exotisme et la réalité. Le critique du *Magazine littéraire* semble dater cette vogue de l'exotique en parlant des *Illustrations* de la Belle-Epoque. En réalité cette vogue est bien antérieure, et Mihailo Pavlović le montre très bien dans son livre *Jugoslovenske teme u francuskoj prozi*¹³ où il montre l'importance qu'avaient les régions yougoslaves, surtout au XIX^e siècle où les romantiques s'abreuyaient de paysages étranges et lointains. Mais cette mode n'était pas uniquement liée au romantisme. L'exotisme est également important, remarque très justement M. Pavlović, non plus comme une mode, mais comme une condition sine qua non d'un genre romanesque particulier, le roman d'aventure. Mais, cet exotisme était souvent le fruit d'une imagination qui venait raffiner, et adapter au besoin, la documentation livresque sur ces régions. La couleur locale devait apporter ce piment nécessaire aux récits d'aventure. Mais ce procédé, fondé sur la magie des décors inconnus s'éloignait forcément de la réalité quotidienne des régions décrites. Ainsi, la fascination, dont parle F. A. Burquet, que le lecteur français pouvait avoir pour les pays de l'Europe centrale, était liée à l'imaginaire romanesque et non pas des données concrètes de ces pays «du côté des Karpathes». On peut noter que le critique ne réussit même pas, volontairement ou non, à les situer tant ils sont le symbole d'un monde opaque, flottant, étrange, autre. On peut le comparer partiellement au

¹³ M. Pavlović, *Les thèmes yougoslaves dans la prose française*, Institut de littérature et d'art, Belgrade 1982; résumé en langue française. 437—477.

monde des contes de fées qui est toujours lointain dans le temps et dans l'espace.

A ce monde presque traditionnellement magique, situé quelque part entre l'Occident et l'Orient, s'oppose un monde qui a soudainement basculé dans la réalité, dit Burguet, avec ce livre de Krleža, qui rompt cette vision du monde slave à la Jules Verne, et en donne une autre, pleine d'incohérences que le critique compare à celle du tiers monde qui est passé, également, d'un exotisme outrancier à un réalisme effroyable, chargé de pauvreté. La mention de J. Verne dans l'article est une pure allusion à la littérature de fiction par opposition à la littérature réaliste. Mihailo Pavlovic parle de Jules Verne dans son livre, qui évoquait des régions yougoslaves dans son roman *Mathias Sandorf*. Cependant, l'auteur français n'y parle que des régions dalmates ce qui exclut, donc, toute possibilité d'allusion directe et de comparaison entre la topographie de Krleža et celle de Jules Verne. Tout les sépare, la région décrite comme le thème ou le genre littéraire. Burguet parlait dans son article de cet antipode de la littérature krlezienne, comme pour marquer l'opposition entre l'exotisme et le réel. Là, où «l'histoire s'arrête, Jules Verne commence», mais on pourrait dire aussi que là où Jules Verne s'arrête, Krleža commence.

Les années où Krleža faisait sa percée sur le marché littéraire français ne sont plus. Cependant, ce grand témoin d'une époque, qu'est la presse, montre qu'aujourd'hui l'image de la Yougoslavie n'a pas beaucoup changé. L'analyse souvent hâtive et incomplète du patrimoine culturel et historique yougoslave est toujours présente. Les références culturelles autour de ce patrimoine restent à construire afin de permettre une meilleure communication entre les deux pays et de diminuer ainsi le recours aux poncifs. Il n'est pas rare de voir qu'une culture et une civilisation entière sont reléguées au second plan parce qu'un pays se trouve dans une impasse économique. Ainsi, pendant des années une grande civilisation, comme celle de la Chine, ne suscitait pas d'intérêt, jusqu'au jour où l'économie chinoise a montré quelque dynamisme. Depuis, on sait de nouveau que ce grand pays avait une grande culture, mais surtout, on sait qu'on peut encore compter sur sa vitalité. C'est l'ouverture politique et économique de ce pays qui a contribué à changer son image en France et en Occident en général. Cependant, l'apport capital dans le changement de cette image consiste à actualiser la vie intellectuelle chinoise, qui atteste de cette manière l'existence d'un pays et d'une culture qui réfléchit seulement sur cette existence à une époque donnée.

Sans identifier le cas de la Yougoslavie à celui de la Chine, il faudrait dire, cependant, que les problèmes économiques de la Yougoslavie d'aujourd'hui, dans cette deuxième moitié du XXe siècle, cachent l'existence d'une culture ancienne. Ce pays n'émerge

pas du néant mais bien des traditions séculaires bien ancrées dans l'histoire de la culture européenne. Ne voir dans la Yougoslavie qu'un Etat politique est une erreur. Cependant, la richesse et la complexité du passé de ce pays restent des domaines difficilement compréhensibles aux étrangers. Constamment critiquer cet état de fait ne suffit pas à changer l'image de la Yougoslavie en France ou ailleurs. Il faudrait essayer aussi de trouver un remède à la réalisation de la communication interculturelle et ce remède ne peut venir que du pays qui veut changer son image de marque. Un effort constant dans le rapprochement des cultures et dans la qualité des échanges proposés seraient une base solide pour la construction d'une image plus positive et plus juste de la Yougoslavie en France comme ailleurs dans le monde. Mais ceci nécessite d'abord une connaissance profonde de soi-même.

ВИБЕЊЕ ЈУГОСЛАВИЈЕ У ФРАНЦУСКОЈ (1945—1975)

Резиме

Третирати проблем вибења једне земље у другој поклапа се са оним што се односи на међукултурне контакте уопште, будући да овај проблем подједнако обухвата питања културе, политике, историје, друштва, обичаја и веровања, моде... На једном књижевном примеру, на делу М. Крлеже, преведеном на француски језик између 1945. и 1975, могуће је дати слику какво је био вибење Југославије у Француској у то време, имајући у виду склоности француске јавности.

Неопходно је, међутим, рећи да је ова склоност значајан елемент у процесу културне размене и да је по себи одређена, с једне стране, друштвено-историјским, а с друге, васпитно-образовним моментом.

И поред свеколиког значаја ових фактора, претходно ваља утврдити културно-историјски контекст Француске на крају другог светског рата, да бисмо лакше могли да сагледамо слику коју ова земља даје о Југославији у то време.

Догодило се да рецепција књижевног дела М. Крлеже кристалише ове интелектуалне односе, показујући да је Југославија у овој другој половини XX века јако подложна политичким стереотипима дословно примењеним на словенски свет у целини, или је још под утицајем једне егзотичне представе у области културе. Без сумње, две земље су доприносиле овој чињеници, зависно од нових историјских прилика.